

EOTF
0006

Imagos et complexes fraternels dans le processus groupal

15

René Kaës

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille I

Une des questions que cette étude devrait contribuer à préciser est celle-ci : comment une structure fondamentale de représentation inconsciente des relations interpersonnelles, ou, si l'on préfère, un schéma d'organisation des rapports à autrui, tels que les imagos et complexes fraternels, apparaissent-ils dans le processus groupal non familial, et comment peuvent-ils en infléchir le cours ?

Je n'exposerai dans cet article que certains éléments d'analyse, et je limiterai le champ de mes observations cliniques aux situations de groupes de formation et à quelques interventions dans des institutions de soins psychiques. Je vais cependant esquisser un bref repérage de la thématique fraternelle dans les groupes en général.

Dans les groupes en général — hors du groupe familial dont la fratrie est un sous-ensemble — on se dit frères, sœurs ou frères et sœurs en deux circonstances : lorsque doit être fortement repéré le lien d'appartenance à un même ensemble : frères d'armes, sœurs dans le même combat révolutionnaire, frères et sœurs dans le Christ..., presque toujours la désignation de la fraternité/sororité renvoie à trois éléments principaux : le lien positif et puissant entre les « frères », la référence commune à un

idéal exigeant et valorisé, la définition implicite d'un non-frère, antagonisme constitutif d'un dedans-du-groupe limitant et limité. Le langage de la fraternité est ici un langage de l'ordre religieux, militaire, militant. Freud, dans *Psychologie collective et Analyse du Moi*, a proposé une analyse féconde de cette référence et a fondé, du même coup, l'une des bases de la compréhension psychanalytique des groupes, nous y reviendrons plus loin.

Ce qui est, dans cette référence à la fraternité, laissé dans l'ombre, c'est la haine, la rivalité et l'inceste. Peut-être y a-t-il alors une hypothèse à faire sur l'importance de ces trois dimensions dans la vie des groupes, dont on peut dire qu'ils s'organisent aussi contre la lutte fratricide (comme en témoignent les institutions et les mythes grecs et judéo-chrétiens) et contre l'inceste fraternel (comme nous l'ont appris B. Malinowski et M. Mead), c'est-à-dire contre toute entropie a-sociale. Mais que signifient lutte « fratricide » et « inceste » fraternel dans les groupes sociaux, hors du groupe de la fratrie ? C'est ici qu'une option doit être prise quant aux rapports entre le niveau du social et celui de la réalité psychique.

Il est une seconde circonstance où se trouve référée la fraternité dans les

groupes en général : être frères ou sœurs désigne la chaleur apaisante, le lien fort et doux d'une relation satisfaisante comme avec d'autres soi-même. Ici encore, l'accent est mis sur la positivité du lien et l'effacement de la haine, sur le partage, l'absence de rivalité, l'identité des intérêts. Dans ce cas, il s'agit plutôt de dénoter un mode fusionnel de l'échange que de marquer la référence à un idéal commun et exigeant. Le groupe que l'on dit « fraternel » s'oppose fondamentalement à la rivalité qui règne dans la fratrie, et il la masque d'autant plus vigoureusement qu'il s'agit de l'enjeu même de toute rivalité, la mère. Dans l'exploration que j'ai faite des relations entre le dessin du groupe et le dessin de la famille chez des enfants et des adolescents, j'ai été conduit à émettre l'hypothèse que le groupe représente une défense traumatique contre la rivalité fraternelle, et par certains côtés, une réparation des dégâts fantasmatiques causés par la haine contre la mère et les frères et sœurs qu'elle contient. L'intérêt pour les groupes ne serait pas sans rapport avec les aspects du complexe adelphique.

Dans les groupes de formation ou de thérapie, c'est-à-dire dans les situations où les processus groupaux qui se développent sont analysés dans leurs rapports de relations avec les formations intrapsychiques et interpersonnelles, les complexes et imagos fraternels se présentent sous différentes formes dans lesquelles apparaissent les deux types de référence à la fraternité que je viens d'évoquer. C'est ce que je vais développer.

Groupe maternel, corps fraternel

Je pourrais tout aussi bien soustraire ce paragraphe en faisant subir une permutation systématique à ces termes : c'est bien que le groupe fraternel forme le corps maternel et que les frères et sœurs sont les éléments de ce corps groupé, ils le composent. S'agit-il à proprement parler d'une relation fraternelle ? A la lettre, il s'agit de l'origine même que les frères et sœurs se reconnaissent *commune* dans la *même* mère : le groupe fraternel fantasmatique est en quelque sorte projeté, par identification projective, dans le corps de la mère et celle-ci est constituée des attributs mêmes des éléments projetés. Double mouvement donc, où s'affirme la précession de la relation à la mère sur la relation fraternelle et, du fait de l'origine *commune* (car la mère n'est telle que par les enfants réels ou imaginaires qu'elle constitue en fraternité), équivalence symbiotique de l'une et de l'autre : qu'est-ce que la mère, sinon le groupe formant son corps, et le groupe fraternel sinon son corps ?

Cette imago primitive, materno-fraternelle, organise le schéma imaginaire des rapports groupaux sous deux modes principaux :

— Celui de l'*agglutinement oval* : selon cette imago, les participants sont, dans l'œuf maternel, des éléments indifférenciés, plus ou moins soudés et constituant une masse compacte d'agglutinements. Ces éléments interchangeable forment une sorte de cellule unique prête à tout moment à se *délier*, à se *défaire*, sous l'effet d'un danger insituable, ni

dedans, ni dehors. La régression dépersonnalisante vers de telles formes primitives de vie psychique, proches de la mort, peut s'observer dans des groupes de « psychistes » capables de tolérer l'angoisse psychotique qui l'accompagne ; dans des groupes de sujets moins « entraînés », elle aboutit à l'éclatement avant d'atteindre de telles modalités. On sait, par ailleurs, que dans des familles (de) psychotiques, où la confusion des générations est totale, de tels schémas sont organisateurs des rapports interindividuels (aux yeux de l'observateur qui distingue ces « rapports »). Si ce « paquet » informe ne parvient pas à être transformé, le groupe (analogue à la structure d'un conglomérat ou d'une colonie) disparaît, selon le vœu de ses membres qui réalisent ainsi leur fantasme de demeurer un noyau an-historique indifférencié. Cette première version, assez informe, de l'imaginaire maternelle-fraternelle prend sens d'imaginaire fraternelle archaïque par rapport à un second mode d'existence.

Morceaux d'un même corps

— *la fratrie constituée d'éléments composant le corps maternel.* Ainsi dans un psychodrame d'étudiants, le corps d'une femme est « composé » de la totalité des participants (sauf le moniteur), qui se constituent en parties (bientôt « détachables ») d'un corps maternel : ces parties sont interchangeable, mais bientôt une esquisse de rivalité va s'établir pour être le « morceau de choix » de ce

corps et, à partir de là, une différenciation va apparaître entre les participants-membres. Nous avons là une représentation fréquente chez l'enfant de la grossesse, de la naissance, de lui-même et de ses frères et sœurs comme êtres appendiculaires, puis détachés, tombés du corps maternel. Cette théorie sexuelle infantile contient la représentation de l'origine de la fratrie, ensemble des morceaux issus du *même* corps maternel. Cette représentation n'est pas rare dans les groupes de formation, où elle thématise en outre le désir et la crainte de former/déformer la mère/l'enfant (cf. Kaës, R. 1975), les enfants dans la mère : ainsi chacun est tout à la fois, comme l'a montré M. Klein à propos des enfants, le père, l'enfant, et la mère qui les contient et se trouve par eux composée. Les générations sont « écrasées » dans cette version imagoïque : la mère c'est la fratrie, et réciproquement. Une telle imago supporte la thématisation des alternatives groupales éclatement/réunion, partie/tout ; mais d'abord elle fait l'économie de la représentation de la figure paternelle dans l'acte de la génération et la reconnaissance de la filiation. Lorsque le groupe fonctionne dans l'alternance mère-fratrie, le sujet personnel, pris dans la bascule de la dépression et de la toute-puissance ne trouve pas la place qui, désignée par une filiation triangulée reconnue, serait la sienne. Tant que s'affirme dans les groupes le désir du même et l'omnipotence des frères-et-sœurs (sexuellement indifférenciés) à être la mère-mère, l'endogamie est absolue, la mort

sociale est certaine, parallèle à l'immaturation psychique.

De telles imagos fraternelles apparaissent dans les groupes où la relation du groupe à son environnement historique-institutionnel doit rester méconnue ; cette méconnaissance préserve de la désillusion d'être contingent, affilié, généré dans le désir d'une autre génération. Ces imagos sont présentes, lorsque dans un groupe, l'héritage ne peut plus être accepté, transformé, attaqué mais seulement annulé, déposé, non avenu. Certains groupes ne sont des groupes de frères que d'être formés d'orphelins absolus, car jamais ils n'ont eu père ni mère. Telle serait une composante majeure du groupe psychotique, ou la position psychotique vers laquelle tout groupement est attiré.

La rivalité et l'alliance

Ces aspects des imagos et des complexes fraternels sont mieux connus, peut-être plus rassurants, car c'est ici, avec le conflit entre les générations et la reconnaissance de la différence entre les sexes, d'un autre ordre que celui de la folie qu'il s'agit. La valeur et la fonction de la rivalité fraternelle sont même acceptés, en dépit des craintes que suscitent quelquefois ses manifestations.

Dans la fratrie, la fraternité/sororité se constitue dans la rivalité par rapport à la mère et à ses dons : nourriture, soins, attention, tendresse, parole et amour. Le petit frère ou la petite sœur n'est pleinement frère ou

sœur que d'être d'abord un intrus (J. Lacan, 1936) dans l'unité duelle. La jalousie constitue l'intrus en frère et sœur, tout comme la mère se constitue comme être distinct dans la haine.

Dans les groupes, la rivalité fraternelle s'organise aussi, dans le registre précœdipien, autour de la possession des dons de la mère et la tentative d'éliminer l'intrus qui viendrait compromettre la relation privilégiée avec une figure maternelle (moniteur, monitrice, ou participant(e), ou le groupe lui-même). La revendication contre les préférences, ou pour la stricte distribution de la parole ou des statuts, par exemple, est une expression de la lutte contre la dépossession par l'intrus et par le rival, quelquefois avec la crainte d'une complicité persécutoire entre la « mère » et les rivaux fraternels. Les moyens mis en œuvre pour lutter contre la spoliation relèvent du règlement qui va constituer une des premières normes du groupe : tours de parole rigoureusement contrôlés dans leur fréquence et leur durée, rotation stricte dans l'exercice de certaines fonctions agréables ou désagréables, distribution abstraitement égalitaire des moyens mis à la disposition du groupe ou conçus par lui, mise en œuvre de procédures d'arbitrage, de restitution, de dédommagement, etc. ; d'autres moyens sont sauvages : rétorsion, attaque punitive ou préventive, dépréciation de toute initiative valorisante pour autrui. Certains groupes mobilisent toute l'énergie disponible chez ses membres pour maintenir une telle abstraction strictement égalitaire entre

« les frères et les sœurs ». Cette dépense n'est si importante que parce qu'elle permet, en outre et de manière profondément intriquée, de maintenir l'indifférenciation fusionnelle, ses affres et ses jouissances, et de lutter contre la menace de castration que représenterait pour un « frère » ou pour une « sœur » de réaliser seul leur désir, c'est-à-dire en tuant leurs rivaux : toute inégalité s'inscrit ainsi comme la version scandaleuse, mais représentable et manipulable, d'une irruption dangereuse du désir. Plusieurs ne sont pas de trop pour le contrôler par l'équarrissage de l'égalitarisme, par l'obsessionnalisation des défenses contre la rivalité, l'expérience d'une satisfaction du désir. Ce contrôle signale en outre l'intensité des luttes fratricides qui pourraient s'engager ou qui, si elles n'étaient pas dérivées sur un substitut ou sur un bouc émissaire, se généraliseraient et détruiraient le groupe.

Inceste et meurtre

Le complexe d'Œdipe n'est pas sans incidence sur l'évolution des imagos et complexes fraternels. Dans le même temps que le sous-groupe parental se constitue en tant que couple sexué, excluant les enfants, le sous-groupe fraternel se reconnaît dans une autre dimension. On sait que, dans *Totem et Tabou*, Freud fonde sa thèse relative à l'origine de la société sur le complexe d'Œdipe. Il propose comme modèle la fiction scientifique de la Horde primitive : contre le père jaloux, interdicteur,

cruel et possesseur de toutes les femmes et, pour le tuer, les frères s'associent et font alliance. Tous, d'une manière égale et solidaire, sont impliqués dans ce meurtre et dans le repas festif au cours duquel le père est mangé. Ce festin communiel concrétise, par la manducation, la communauté fraternelle dans l'identification de chacun au père redouté et envié. Deux tabous vont constituer la base de la société engendrée par le meurtre du père et le repas des frères : le tabou de l'inceste, et les frères devront prendre femme hors du groupe ; le tabou du meurtre et de la manducation de l'animal totemique, et un culte sera voué au substitut du père divinisé. Dans ce texte, Freud montre comment le groupe fonde la stabilité de son organisation psychologique, morale et juridique sur la renonciation à la domination et sur la solidarité entre les frères, ce qui est rendu possible par l'identification au père symbolique.

Dans *Psychologie collective et Analyse du Moi*, Freud va développer un autre axe d'analyse fondé sur l'ambivalence de l'imgo paternelle. D'une part, dans les groupes sociaux, le lien fondamental est assuré par l'identification selon laquelle le chef prend la place de l'idéal du Moi de chaque membre ; l'imgo du père juste et bon entraîne, comme conséquence, l'identification, symbolique celle-là, des membres entre eux ; ils se reconnaissent et se traitent ainsi comme égaux devant le chef et comme frères et « semblables ». D'un autre côté, l'imgo du père idéal comporte une seconde face, faite

d'hostilité inconsciente et mobilisatrice de désir de meurtre sur sa personne ; ce désir peut être dérivé sur un substitut dans le groupe ou sur un groupe extérieur sur lequel l'hostilité est projetée. Alors que la première face de l'imaginaire scelle la reconnaissance de l'origine commune et de la solidarité fraternelle, la seconde cimenter l'alliance et la cohésion des frères entre eux. Ces deux mouvements, l'ambivalence qui les porte, contribuent à faire accéder les membres d'un groupe à une organisation non plus matriarcale ou patriarcale mais fraternelle, avec sa fragilité certes (rivalité, recours despotique aux images parentales) mais aussi avec ses créations proprement sociales, c'est-à-dire contractuelles et symboliques. D. Anzieu (in Anzieu, D., Martin, J.-Y., 1968, p. 53) a décrit ce passage par un état quelque peu idéal, qui n'est peut-être qu'un projet vers l'autonomie : « le meurtre du père est l'opération symbolique par laquelle des individus réunis par un intérêt commun renoncent à tenir leur force et leur unité soit d'un des leurs, quels que soient par ailleurs ses fonctions, ses titres, ses états de services ou l'aurole de son prestige, soit d'un maître, d'un prophète, d'un héros dont le groupe serait le tributaire, et s'engagent, par un contrat social généralement tacite, à mettre en commun leurs forces, leurs compétences, leurs ressources psychiques et matérielles, à s'entraider, à se respecter, à s'estimer, à assumer toute tâche, toute responsabilité nécessaire à la réussite du groupe et déléguée par lui. Le groupe tire sa force et son

unité de son propre fonds. Il n'est plus le fruit d'un héros fondateur, le fils d'un chef supérieur. Il est son propre père, se donne sa propre législation et sa propre justice. A la généalogie de type familial, il substitue un autre ordre de réalité, un autre enchaînement symbolique, qui est celui de la création sociale. » Ce passage vers le groupe *social* s'effectue ainsi par la transformation qu'instaurent le meurtre de l'imaginaire et l'individuation dans le complexe d'Œdipe. Ce qui s'instaure et se bloque lorsque l'Œdipe se déplace dans le complexe fraternel¹ mérite d'être envisagé, car il éclaire ce qui va spécifier la relation, à nulle autre pareille, du frère et de la sœur, du couple fraternel parfait (cf. à ce sujet l'excellent chapitre de G. Lemoine dans *Partage des femmes*, 1976, p. 103-124, et l'ouvrage fondamental de O. Rank sur le double, 1914).

La relation fraternelle exclusive est fondamentalement asociale, par le déni sur lequel son fantasme d'unité parfaite se fonde, de la différence des sexes de la sexualité, du désir, de la société. La jumeauté représente l'idéal de cette relation uniaire et symétrique, où deux se réduisent en un. Le groupe se prête à figurer cette unité jumeauté, hermaphrodite, perdue et à retrouver, à l'instar de la relation amoureuse unissant le père et la

1. En fait, une logique groupale du complexe d'Œdipe conduit à prendre en considération dans le jeu des identifications, des rivalités et des désirs, les positions des frères et des sœurs, des filles et des fils, du père et de la mère, c'est-à-dire les éléments croisant les rapports de parenté sur l'axe de la génération et de la différence des sexes, pour *chaque* sujet.

mère, que la relation incestueuse frère et sœur répète, dénie et annule. Ainsi, dans *Pierrot le Fou*, la militante enfin retrouvée par l'homme qui l'aime, ne quitte son groupe (sa cellule) que pour l'amour incestueux de son frère.

Dans les groupes, l'imagos gémellaire sert la double négation de la séparation et de la différence entre les sexes, l'affirmation narcissique de la complémentarité et de la transparence idéales (ce que l'on fait, l'autre *alter ego* le fait, *ipso facto*, parfaitement), la défense contre l'affrontement œdipien. Dans un psychodrame, par exemple, la représentation du conflit œdipien entre parents et enfants ne put être jouée, sinon à travers le couple gémellaire d'un frère et d'une sœur incestueux. Cette position de repli évita la reconnaissance du désir non seulement dans le couple hétérosexué des psychodramatistes, mais surtout entre les participants et les psychodramatistes, et du même coup l'affrontement avec les imagos parentales. « Toute relation fraternelle permet un évitement de l'Œdipe et de la castration, écrit G. Lemoine, que cette relation soit hétéro ou homosexuelle. C'est elle qui fonde la communauté des hippies ou les communautés religieuses ou politiques. » Ce n'est pas sans raison que, après le psychodrame des jumeaux, ont surgi

des thèmes mortuaires : c'est que le couple ou le groupe dévoué à l'unité gémellaire est voué à la mort.

Ces quelques repérages des imagos et complexes fraternels dans l'orientation du processus groupal et le destin des personnes devraient permettre de traiter plus précisément certaines figures, comme celles de l'aîné, du cadet et du benjamin. Mais ce serait peut-être disperser la recherche au lieu de la centrer sur la question récurrente que pose la référence à la fratrie dans les groupes.

Issus du même

A travers l'externalisation d'un schéma de relations d'objet inconscient parmi les plus prégnants, nous pouvons peut-être découvrir la dramatique fondamentale de l'être-en-groupe : comment le différent, et le différend, sont issus du même ; nous pouvons aussi percevoir comment la référence aux imagos et aux complexes fraternels peut constituer une fonction organisatrice du niveau groupal et en même temps être résistante par rapport au niveau sociétal, dans la mesure où l'imaginaire endogamique de l'un barre toute articulation de différences, tout échange, conflit, pacte, ré-union, instauration et reconnaissance d'une loi. ■